

## LA PLAGE NOIRE ■ Michel Piccoli

Dans quels recoins de son être ce diable d'homme a-t-il puisé l'inspiration de cette fable crépusculaire? Adaptation d'un récit de François Maspéro, *La plage noire* raconte une attente dans un pays imaginaire à la fin d'une dictature. Le héros (Jerzy Radziwilowicz) est demeuré seul avec sa petite fille (Jade Fortineau) tandis que sa femme (Dominique Blanc), journaliste, est partie pour Paris. Il se sait en danger après la mort d'un de ses amis les plus proches et se rend dans une petite maison au bord de l'océan attendre qu'on lui délivre les papiers nécessaires pour sortir du territoire.

La mise en scène, loin des rives du réalisme, oscille entre une théâtralisation des voix et un filmage sensible au plus près des peaux, des matières, avec une image pour une bonne part sombre, au bord de la nuit. Dans cet espace-temps résolument arbitraire mi-pays de l'Est, mi-dictature hispanique, entre poésie sensuelle et cauchemar kafkaïen, la vie s'écoule lentement, enlisée dans



l'état d'incertitude que traverse le pays. L'absence de la mère, ce temps mort, permet au père d'instaurer de nouveaux rapports d'intimité avec son enfant, de porter un regard sur son existence. Il y est aussi question d'amitié, de fidélité, de résistance, d'engagement.

En signant cette œuvre rigoureuse, incongrue, personnelle, Michel Piccoli affiche un attachant esprit d'indépendance, preuve par la liberté d'une croyance intacte dans le cinéma. ■

JACQUES KERMABON

## ET LÀ-BAS, QUELLE HEURE EST-IL? ■ Tsai Ming-liang

Vendeur de montres dans les rues de Taïpei, Hsiao-kang fait la connaissance d'une jeune femme, Shiang-chyi, qui part le lendemain pour Paris. La vie de chacun s'en trouvera dès lors singulièrement bouleversée, habitée par une attente informulée et ponctuée de prémonitions et de correspondances étonnantes.

Le charme relatif de ce film réside dans le fait qu'il ne s'y passe rien et qu'il relie avec humour des destins croisés qui vibrent à l'unisson dans la durée, à l'enseigne de leur solitude respective. La présence de la mère, qui attend le retour de l'esprit de son mari défunt en se livrant à divers rituels (dévotés du taoïsme), au point de le croire réincarné dans un cafard que son fils s'appête à écraser, accentue le climat d'étrangeté, tout autant que la présence inopinée de Jean-Pierre Léaud, l'enfant des *Quatre cents coups* (dont Hsiao-kang se projette la cassette vidéo pour se rapprocher de Paris), et l'homme d'aujourd'hui (qui drague Shiang-chyi dans le cimetière de Montparnasse où elle est venue reprendre son souffle). Bel hommage de Tsai Ming-liang (*The Hole*, 1998) à l'idole de son



enfance qui incarne, on ne peut mieux, cette idée de la solitude.

En plus de cultiver le silence (le personnage féminin est isolé par la langue dans Paris, tandis que le personnage masculin est muet comme une carpe à Taïpei) dans son exploration déjantée de la solitude, conju-

quant l'humour et le sérieux, ce beau film d'atmosphère, constitué de longs plans fixes, vit de son rythme et de son espace propres. On peut lui reprocher la mécanique un peu trop bien réglée de sa mise en scène qui renvoie à un système déjà éprouvé. ■

GILLES MARSOLAIS